

Subervielle, née de Mier, sera célébré le mercredi 27 avril, à midi, à Saint-Philippe du Roule.

S. Em. le cardinal Langénieux, archevêque de Reims, donnera la bénédiction nuptiale.

Témoins du fiancé : le comte Werlé, son cousin, et le général Catmier, commandeur de la Légion d'honneur;

Témoins de la fiancée : M. de Mier, son cousin, et le prince de Wagram.

En raison du deuil de la famille de la fiancée, il n'y aura pas de réception pour la signature du contrat de mariage.

Le samedi 7 mai, on célébrera, à Saint-Philippe du Roule, le mariage de Mlle de Bouthillier-Chavigny, fille de la vicomtesse de Bouthillier-Chavigny, née Dodun de Kéroman, avec M. Georges Bollinger.

Mgr Fonteneau, archevêque d'Albi, donnera la bénédiction nuptiale.

Les témoins seront : pour la fiancée, le marquis de Bouthillier-Chavigny, son cousin germain, et le comte Desbassayns de Richemont, ancien sénateur, son oncle; et pour le fiancé, M. Joseph Bollinger, son frère, et le comte de Villermont, son oncle.

A la fin du mois prochain, on célébrera, en l'église Saint-Augustin, le mariage de M. Charles Aymé, baron de la Chevrelière, capitaine au 16^e dragons, avec Mlle Cécile Séguier, fille du baron Séguier, ancien préfet du Nord, et de la baronne, née de Goyon.

Les témoins du fiancé seront le général marquis de Colbert, commandant une brigade de cavalerie au camp de Châlons, et M. Paul Lecomte; ceux de la fiancée, le duc d'Avray, beau-frère du baron Séguier, et le vicomte de Montesquiou, ancien conseiller d'Etat, cousin germain de la baronne Séguier.

Une grande réception aura lieu à l'hôtel de la rue d'Astorg, à l'occasion de la signature du contrat de mariage.

NÉCROLOGIE

Les obsèques de la comtesse Chandon de Briailles ont été célébrées, hier, à midi, en l'église de la Madeleine.

Le cercueil, placé sur un catafalque, élevé au milieu de la nef, était chargé de nombreuses couronnes.

Le personnel de la maison d'Epernay, les commerçants de la ville, l'Association des chevaliers pontificaux, avaient envoyé des délégations.

La messe a été dite par un vicaire et l'absoute donnée par M. l'abbé Le Rebours, curé de la paroisse.

Le deuil était conduit par le mari de la défunte, le comte Chandon de Briailles, ses trois fils et ses gendres, le comte Gaston de Maigret et le comte Geoffroy d'Andigné.

A l'issue du service religieux, le corps a été déposé dans les caveaux de l'église, d'où il sera extrait demain mercredi, à huit heures et demie du matin, pour être transporté à Epernay, où aura lieu l'inhumation.

Les obsèques de Mme de Vésian, née Claire Levesque de Varannes, ont été célébrées hier, à dix heures et demie, à l'église de la Madeleine.

Le deuil était conduit par MM. Henri de Vésian, lieutenant au 17^e chasseurs; de Villemandy de la Mesnière, et le colonel Rouleau, du 5^e chasseurs, fils, gendre et neveu de la défunte.

A l'issue de la cérémonie religieuse, le corps a été transporté à Noyon, dans l'Oise, où aura lieu l'inhumation.

M. le comte de Chamberet, conseiller référendaire à la cour des comptes, a succombé, hier matin, en son appartement de la rue Choiseul, à l'âge de cinquante-trois ans, aux suites de l'influenza.

Il était le gendre de M. Ernest Labbé, fondateur de la maison des Petites-Sœurs des Pauvres de la rue Philippe-de-Girard et de la même maison des mêmes Sœurs, à Saint-Denis.

La Société de bienfaisance italienne de Paris vient de perdre un de ses plus dévoués défenseurs, le comte Gaétan de Montalban.

Les faire-part ont été envoyés par le consulat conjointement avec la famille.

Le comte de Montalban n'était âgé que de quarante ans. Il était chevalier de la Couronne d'Italie et officier d'Académie.

GANT DE SAXE

IMPRESSIONS DE VOYAGE

CHEZ M. LASSALLE

Le Gaulois annonçait, hier, à ses lecteurs le retour de MM. Lassalle, Edouard et Jean de Reszké, et de Mmes Eames et de Vigne, qui avaient débarqué le matin au Havre, venant d'Amérique.

Nous avons pensé qu'il serait intéressant d'avoir quelques détails sur cette campagne artistique, et nous nous sommes mis à la recherche de MM. de Reszké et Lassalle. MM. de Reszké ne sont pas faciles à trouver; car, après avoir couru inutilement, pendant deux heures, de l'Opéra à l'Arc de Triomphe et de l'Etoile à la gare Saint-Lazare, nous avons dû renoncer à les voir, d'autant que ces deux artistes partent aujourd'hui même pour la Pologne.

Nous avons été plus heureux rue Spontini, en rencontrant notre grand baryton français, j'ai nommé M. Lassalle.

— Eh bien, cher ami, êtes-vous satisfait de votre saison en Amérique? et n'êtes-vous pas fatigué du voyage?

— Pas fatigué du tout; nous avons fait sur la Champagne une traversée merveilleuse. La mer était unie comme une glace. Quant à la saison, j'en suis ravi. Nous avons eu un succès énorme. Les représentations avaient lieu, comme vous le savez, au Metropolitan-Opéra; que MM. Abbey et Grau, nos impresarii, avaient loué à son directeur.

— Qu'est-ce que vous avez chanté?

— L'Africaine, Rigoletto, les Maîtres-Chanteurs, le Vaisseau-Fantôme, Lohengrin, en italien; Hamlet, Romeo, en français. A vrai dire, on aurait pu se croire dans un théâtre du continent. Le public élégant, maintenant que les voyages sont si faciles, est devenu le même à peu près partout. Il s'est produit cependant une chose assez curieuse. Il y avait à New-York une troupe allemande qui faisait florès depuis cinq ans, nos représentations des œuvres de Wagner l'ont « coulée » absolument.

— Comment! il n'y a pas de particularités à signaler?

— Si, quelques-unes. Vous savez que je ne suis pas parti en même temps que mes camarades de Reszké, qui sont arrivés aux Etats-Unis au mois de novembre 1891. Ils ont commencé par une tournée de six semaines à Chicago.

» Un détail curieux, que les Parisiens ignorent : à Chicago, comme à New-York, le gros public, pour manifester son enthousiasme, siffle tant qu'il peut. Vous voyez d'ici l'effet que cela produit sur un artiste quand il n'est pas prévenu. On siffle, on siffle à vous percer le tympan.

Un autre détail : les messieurs sont contraincts de laisser au vestiaire leur chapeau et leur canne pour s'asseoir aux fauteuils d'orchestra.

» Un effet très curieux à observer de la scène pour les artistes, c'est le coup d'œil que présente la salle du Metropolitan aux matinées, qui ont lieu le samedi, le dimanche étant, comme vous le savez, réservé au repos. Comme tous les hommes sont occupés à leur business, la salle, absolument comble, est remplie de dames.

Une salle de deux mille femmes, on ne peut se figurer le joli coup d'œil que cela produit.

» Ces jours-là, on ne siffle pas, je vous assure, et, quoique l'usage ne permette pas aux dames d'applaudir en claquant des mains (elles se contentent ordinaire-

ment d'agiter leurs mouchoirs), ces jours-là, elles applaudissent à en déchirer leurs gants.

— Avez-vous eu une représentation à bénéfice?

— Non, mais au cours de la saison, nous avons reçu des cadeaux. Tenez, je vais vous montrer ce que j'ai reçu.

Pendant que le grand artiste me laisse seul, j'en profite pour jeter un rapide coup d'œil sur le salon où je me trouve. La pièce est magnifique, éclairée par trois fenêtres donnant sur l'avenue du Bois-de-Boulogne. De tous côtés, ce sont des bronzes superbes; aux murs, un magnifique portrait du maître de la maison, et quelques aquarelles.

Mais voici M. Lassalle qui revient :

— Ah! vous regardez les portraits...

» Mais il ne s'agit pas de cela. Voici une coupe en argent, qui m'a été apportée en scène par un régisseur pendant qu'on me rappelait.

Et nous lisons : « A Jean Lassalle — souvenir de la représentation d'Hamlet, offert par ses amis MM. (Suivent les noms), 5 avril 1892. »

— Le jour de la représentation d'adieu, on nous a offert, à tous, des couronnes, des fleurs et des cadeaux. Pour ma part, j'ai eu cette jolie boîte en or.

Et Lassalle boite une tabatière Louis XV, qui est ravissante.

— Décidément, c'est un véritable pays de Cocagne.

— Pour les artistes, oui; mais il y règne encore des usages singuliers. Ainsi, tenez : un jour, nous allons donner une représentation de Faust à Boston. Nous partons par train spécial. Le voyage allait fort bien; mais quand nous sommes arrivés aux frontières du Connecticut — c'était un dimanche, le train a dû stopper jusqu'au coucher du soleil. Dans cet Etat, on ne voyage pas le dimanche — les trains ne circulent pas. Dans d'autres Etats, on éprouve d'autres surprises. Ainsi, quand on traverse l'Etat de l'Ohio, on ne peut boire que du thé et du café; les bars suspendent la vente du vin.

— Vous ne me parlez pas des recettes?

— Elles ont été superbes. Ainsi, à Boston, on chantait dans le *Mecanic's Hall*, une sorte de palais de l'Industrie. On payait l'entrée 1 dollar, mais on n'avait pas de places. Les places valaient de 3 à 5 ou 6 dollars et plus : on a fait 69,000 fr. de recette.

— Bref, vous êtes enchanté de votre voyage?

— Oui; mais moins encore que de penser que je vais retrouver le public parisien...

— Qui ne vous ménagera pas ses applaudissements, soyez-en sûr. Adieu.

G. PELCA.

NOUVELLES EXTERIEURES

Ce qu'on dit à Berlin

Berlin, 18 avril.

On assure que la présence à Copenhague du tzar Alexandre III pour les noces d'or du roi Christian et de la reine Louise n'ira pas sans négociations au sujet du voyage à Berlin que desire vivement Guillaume II et qui n'est nullement décidé.

Le comte Schouvaloff s'en est occupé à diverses reprises sur la demande même de l'empereur d'Allemagne, mais le tzar n'a pas pris de décision. Malgré l'intervention de M. de Caprivi, Guillaume II aurait déjà chargé directement le ministre d'Allemagne à Copenhague de s'en préoccuper.

Il n'est guère probable que le roi Christian consente à appuyer auprès du Tsar une telle négociation, à moins que Guillaume II n'ait, en retour, l'intention de rouvrir, dans un sens favorable au Danemark, la question du Sleswig-Holstein.

Tels sont les bruits qui courent. On ajoute, d'ailleurs, que Guillaume II tient tant à ce voyage à Berlin du tsar Alexandre III, qu'il serait même ravi s'il s'accomplissait en demi-incognito.

Mouvement séparatiste au Brésil

Hambourg, 18 avril.

On reçoit de mauvaises nouvelles du Brésil, où l'on s'attend à des manifestations qui ne seraient pas sans danger, dès que le maréchal da Fonseca, dont l'état est désespéré, sera mort.

Contrairement aux affirmations officielles, l'état de siège existe toujours pour la plupart des provinces et les télégrammes sont soumis à une censure très rigoureuse. Les derniers qu'on ait reçus avant la censure portaient que les événements étaient exceptionnellement graves et que la campagne autonomiste faisait partout de rapides progrès.

La province de Matto-Grosso a proclamé son indépendance et s'est constituée en république autonome, n'ayant plus de rapports avec la confédération brésilienne.

Cette province est la plus éloignée de toutes celles qui font partie du Brésil.

A Rio, on affecte de ne pas prendre au sérieux sa scission, cette immense région étant incapable, dit-on, de vivre isolément. Ce qui est certain, c'est qu'elle est géographiquement beaucoup trop excentrique pour que le gouvernement fédéral puisse songer à envoyer une armée pour la ramener à la raison.

On croit que plusieurs provinces vont suivre l'exemple du Matto-Grosso et se déclarer indépendantes. Le président Peixote ne dispose pas de forces suffisantes pour s'opposer à ce mouvement.

De Sainte-Marie de Belem et de Cameta, dans la province de Para, arrivent des détails concernant les troubles de ces jours derniers. Toutes les banques ont été fermées pendant trois semaines, et les chefs des principales maisons de commerce ont vainement tenté d'obtenir la levée du siège qui paralyse tout négoce.

La province de Parana est très fortement atteinte. On parle d'émigrations importantes; mais, comme on ne laisse passer que les dépêches qui atténuent, on croit ici que les événements qui se déroulent sont encore plus graves, et que tout le territoire doit beaucoup souffrir des désordres répétés qu'on signale.

La crise italienne

Rome, 18 avril.

Les journaux prévoient une prochaine solution de la crise ministérielle, si rien d'extraordinaire ne surgit au dernier moment; mais ces prévisions paraissent légèrement optimistes.

M. Luzzatti a déclaré encore une fois qu'il ne consentait à rester dans le cabinet que si le général Pelloux modérait ses demandes de crédit ou s'il trouvait dans son budget ordinaire les sommes qu'il demande pour la partie extraordinaire. Mais le général Pelloux soutient qu'il lui est impossible de diminuer les dépenses du budget ordinaire et qu'il a fait toutes les économies possibles.

M. di Rudini, sur les conseils du Roi, a consulté le général Cosenz, chef de l'état-major général, qui a donné raison au ministre de la guerre. M. di Rudini se trouve dans un très grand embarras.

Il a télégraphié à Novare, au général Ricotti, pour le prier de venir à Rome.

On assure que M. Grimaldi aurait accepté le portefeuille des travaux publics auquel seraient adjoints les services des postes et télégraphes qui cesseraient de former un ministère distinct.

Ce qui paraît absolument certain, c'est que M. Branca refuse de passer aux finances.

Quant au général Pelloux, sa situation semble bien ébranlée.

Dans le cas où M. di Rudini n'aboutirait pas à une prompt solution, on prête au Roi, qui est très désireux d'en finir, l'intention d'appeler le sénateur Saracco ou M. Giolitti, qui est toujours ici.

Ce dernier aurait plus de chances de réussir à former un cabinet.

Le *Diritto* prétend même que M. di Ru-